Tout n'est pas vanité

« Hebel » en hébreu, traduit par « Vanité » dans la première lecture, désigne une chose éphémère, sans consistance, qui n'a que l'apparence. La traduction la plus juste pour moi, c'est buée. Ce thème de l'évanescence, de l'absence de substance et de sens est comme le fil conducteur du livre du Qohèleth (1:14) « Vanité des vanités, tout est vanité ! ».

Bien sûr, le livre du Qohèleth ne nie pas tous les côtés positifs de la vie mais ce qui pourrait donner sens à la vie est largement détruit par cette petite phrase assassine : « Vanité des vanités, tout est vanité ! » Tout le texte est rythmé par cette phrase qui revient sans cesse comme un refrain. La magnifique poésie du texte contribue à ce désenchantement et ce jusqu'à l'ultime du non-sens.

La fin du livre de Qohèleth confirme cela : « Lorsque l'homme s'en va vers sa maison d'éternité, et que les pleureurs sont déjà au coin de la rue ; avant que le fil d'argent se détache, que la lampe d'or se brise, que la cruche se casse à la fontaine, que la poulie se fende sur le puits ; et que la poussière retourne à la terre comme elle en vient, et le souffle de vie, à Dieu qui l'a donné. »

À moins d'ouvrir une perspective en Dieu, le Qohèleth affirme que dans ce monde, tout est buée, inconstance, fragilité, futilité, et se termine comme si notre vie était une bulle qui éclate et se dissout. Quel que soit le succès apparent des hommes, quelle que soit la productivité de leurs activités et quelles que soient la valeur et l'utilité de leurs inventions et de leurs réalisations, rien n'a une valeur durable et permanente. Le livre du Qohèleth pratiquerait-il le tragique pour le tragique ?

Le livre du Qohèleth se termine par : « Le souffle de vie, retourne à Dieu qui l'a donné. » Tout aboutit à cette remise du souffle à Dieu. Comment Dieu accueille ce souffle ? Si Dieu l'accueille, qu'en fait-il ? Tout le sens de la vie de l'homme réside en ce point d'incandescence. Une perspective est esquissée qui est, somme toute, la pointe du texte. Tout ne serait donc pas vain ? Une rencontre de l'homme avec Dieu serait alors possible ? Si nous osons penser que le sens de nos vies réside en Dieu, alors notre vie peut alors avoir du sens. L'homme insensé est celui qui n'installe pas la finalité de sa vie dans le Souffle divin.

Le but du livre du Qohèleth est d'amener le lecteur à chercher un second souffle. Un souffle qui n'est pas inconsistant comme la buée, un souffle qui porte notre pauvre souffle, souvent à bout de souffle. L'Esprit Saint, la Ruah de Dieu est tout sauf évanescent, est tout sauf éphémère, est tout sauf insensé, est tout sauf fragile. La Ruah de Dieu est vraie, solide, éternelle; tout le contraire de la buée. Elle rejoint le cœur de l'homme. Ce souffle est guérissant car il accueille le cri du souffrant. Au creux de la blessure : le Souffle. C'est ce Souffle rejoignant le cri de l'âme blessée qui œuvre, et souvent dans l'anonymat de Dieu. Un autre Souffle que la buée est donc possible.

Le Qohèleth cherche à faire prendre conscience à l'homme de sa fragilité. « Seigneur, qu'est-ce que l'homme que tu le connais, le fils d'un homme que tu en prends souci ? L'homme est semblable à un souffle, ses jours sont comme ombre qui passe. » affirme le psalmiste.

Tout en découvrant sa fragilité, l'homme peut découvrir également et dans la même dynamique qu'une autre vitalité que sa vie physique et psychologique le traverse et l'habite : c'est le souffle même de Dieu, son souffle de vie, de tendresse et d'amour. Alors tout prend sens : mes actions, mes conversions, mes réalisations. Ma vie reliée implicitement ou explicitement au Souffle divin est précieuse aux yeux de Dieu, tous mes efforts pour aimer mieux sont en sécurité dans le cœur de Dieu. Se relier au Souffle divin, c'est considérer tout acte, toute parole, tout frémissement d'humanisation comme appartenant au trésor spirituel

du patrimoine humain en sécurité dans les mains mêmes de Dieu. Tout acte de libération, même s'il ne va pas jusqu'au bout, est infiniment précieux aux yeux de Dieu, car la plus petite parcelle de vie, découverte, choisie et vécue au creux des plus grandes pulsions de mort, participe de la victoire de Dieu sur la mort. On est loin du non-sens de la vie non reliée à Dieu que décrit le Qohèleth.

Que dit l'évangile de ce jour à ce sujet ? La parabole de Jésus fait suite à une question de partage d'héritage. Ce que saisit Jésus dans cette demande au-delà de la question de droit réglée par Moïse, est plus une question spirituelle.

Jésus va commencer par traiter la question de l'avidité. « Gardez-vous bien de toute avidité. » Ceux qui sont pris par le besoin d'amasser, s'infligent à eux-mêmes bien des tourments inutiles. L'homme obsédé par la richesse et qui amasse des biens pour lui-même risque de s'isoler. Prendre soin de ses biens certes mais pas au risque de la vie relationnelle. L'avidité rend aveugle quant aux biens de l'autre. Le désir de vouloir avoir toujours plus, dérouté du chemin vers l'autre.

Dans la parabole que propose Jésus, l'homme riche est désespérément seul. Il ne parle qu'à lui-même. » Je cite le texte. « Puis il se dit : 'Voici ce que je vais faire : je vais démolir mes greniers, j'en construirai de plus grands et j'y mettrai tout mon blé et tous mes biens. Alors je me dirai à moi-même : Te voilà donc avec de nombreux biens à ta disposition, pour de nombreuses années. Repose-toi, mange, bois, jouis de l'existence.' » La traduction littérale de « alors je me dirai à moi-même » est « alors je dirai à mon âme ». Le seul interlocuteur de cet homme, c'est son âme.

Dans l'anthropologie juive, l'âme c'est la psyché grecque mais plus que cela la nephesch de la langue hébreux désigne le cœur traversé par le souffle de Dieu quand celui-ci est accueilli. Cet homme s'est coupé du souffle divin. Il parle à son âme épaissie, empêchée par l'avidité, il a fermé l'accès à l'Esprit. Cet homme a construit sa vie autour du « moi », du « je ». Il est flagrant dans la réflexion de cet homme qu'il n'y a de place que pour le « je ». Où est le « tu » ? Pas de trace dans le texte de l'évangile du « tu ». Levinas pointe la nécessité entre le « je » et le « tu » d'un « il ». Où est le « il » ? Pour cet homme pas de « tu », a fortiori pas de « il », le « il » étant un troisième terme qui permet une juste relation avec l'autre. Le « il », c'est le mystère, mystère de l'autre que j'accueille avec tout ce qui m'échappe, tout ce qui peut me dérouter chez lui. Levinas l'appelle la transcendance, ce qui met la barre très haut quant au respect de l'autre, de son immense dignité.

Le Père salésien Petitclerc, quand il parle aux jeunes, utilisent deux termes le « TPMP », ce qui se traduit par « tout pour ma pomme » qu'il oppose au « TVLA » qui veut dire « tourné vers les autres ». Cet homme mis en scène dans cette parabole est un champion du TPMP. Le TPMP pourra se sentir bien seul, et au jour de la mort, il n'emportera pas ses biens au paradis ! Alors que le TVLA sera entouré d'amis au jour de l'épreuve, et, au jour de la mort, il pourra être habité par l'espérance pascale : les relations ne se brisent pas au jour de la mort, ce qui a été donné et reçu continuera de vivre dans le cœur de chacun. L'amour est plus fort que la mort.

Tel est le message de Jésus, à propos de la mort de l'homme riche. Tous ses biens ne le suivent pas. La seule trace de notre passage sur la terre subsistera dans le cœur de ceux que nous avons aimés, de ceux qui nous ont aimés et dans la plénitude de l'amour dans le cœur même de Dieu. Alors, comme nous le demande Jésus, n'amassons pas des richesses pour nous-mêmes, soyons riches de l'autre par le partage ... C'est ainsi que nous serons riches de la Vie de Dieu.